Gn 18, 20-32 / Col 2, 12-14 / Lc 11, 1-13

Les trois visiteurs de la première lecture ne nous sont pas inconnus : nous les avons rencontrés dimanche dernier, accueillis par Abraham au chêne de Mambré. Là, nous les voyons partir pour Sodome.

Entre la fin de la première lecture de dimanche dernier et le début de celle d'aujourd'hui, dix versets ne sont pas mentionnés. Ils ne nous sont pas tout à fait inconnus puisqu'ils parlent du rire de Sara.

Lorsque les trois visiteurs se lèvent pour partir, ils regardent du côté de Sodome, (Gn 18, 16), nous dit l'auteur du livre de la Genèse. Il ajoute ce que le Seigneur s'était dit en les voyant : **« Est-ce que je vais cacher à Abraham ce que je veux faire ? »** (Gn 18, 17). Dieu continue de dérouler son « plan » entre guillemets dans la transparence. Et là, j'ai imaginé que nous étions dans un jeu de rôle. En effet, le constat de Dieu à propos de Sodome qu'il veut vérifier, m'a fait penser au récit de la création où Ève s'aperçut **« que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence »** (Gn 3, 6). Elle le prend, en mange, en donne à son mari qui en mange également. Vous connaissez la suite. Ici, Dieu fait miroiter à Abraham la grandeur et la lourdeur de la faute de Sodome. Dans le rôle d'Ève, Abraham. Il s'en sort mieux. Il est vrai que Dieu est dès le début honnête, à la différence du serpent : **« Je veux descendre pour voir... Si c'est faux, je le reconnaitrai »**. Cela n'a jamais été la posture du diable qui n'hésite pas à soudoyer un des deux larrons en croix pour faire chuter Jésus crucifié. Peine perdue.

Dans ce dialogue savoureux, Abraham est sidéré de voir que Dieu puisse être prêt à rayer de la carte Sodome, comme nous-même peut-être aujourd'hui de voir que Dieu n'intervient pas plus que cela dans notre monde. Comme un enfant encore pur, Abraham n'y croit pas et le lui dit : **« Vas-tu vraiment faire périr le juste avec le coupable ? »** Il justifie son indignation ainsi : **« Celui qui juge toute la terre n'agirait-il pas selon le droit ? »** Aussi, il demande à Dieu de se ressaisir comme le fait le psalmiste lorsqu'il voit que Dieu laisse le juste mourir et le méchant prospérer. Il lui fait comprendre qu'il se discrédite en se tirant une balle dans le pied. Abraham se lance donc dans des tractations que nous pouvons voir dans des prises d'otages par exemple. Dans cette discussion à l'oriental que l'on qualifierait de marchandage commercial, l'auteur du livre de la Genèse emploie deux verbes : oser et insister. Abraham ose plusieurs fois mais n'insiste qu'une seule fois. Il est conscient qu'il parle à plus grand que lui, respect oblige, mais que son fond n'est pas mauvais : il vient de lui annoncer une descendance. Abraham s'arrête à dix. Il n'ose aller plus loin, Dieu est Dieu, et peut-être, se dit-il, il en existe quand même dix. Le verset qui suit et qui conclut le chapitre dit : **« Quand le Seigneur eut fini de s'entretenir avec Abraham, il partit, et Abraham retourna chez lui »**. Abraham a fait ce qu'il pensait devoir faire et laisse Dieu prendre ses responsabilités.

Jésus est également « transparent » entre guillemets. Il répond spontanément à la question de ses disciples et ose parler encore comme l'a fait Abraham pour les faire réfléchir sur la démarche de la demande de la prière. La conclusion est quelque peu cinglante : **« Eh bien ! je vous le dis : même s'il ne se lève pas pour donner par amitié, il se lèvera à cause du sans-gêne de cet ami, et il lui donnera tout ce qu'il lui faut »**. Oui, Dieu est plus grand que nous ne le pensons et ne l'imaginons : **« combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! »**. Quelle place l'Esprit Saint a-t-il dans ma vie ? Ne le trouve-t-on pas

à certains moments encombrant parce qu'il nous empêche de tourner en rond ? Il est là pour nous rendre attentifs à ce qui est bon pour nous et au fait que le temps de Dieu n'est pas le nôtre.

Comment accepter de ne pas être exaucé, alors même que Dieu, ici par la bouche de Jésus, ne cesse de nous dire qu'on va l'être ? Et les mots de Jacques (Jc 4, 3) – « **Vous demandez, mais vous ne recevez rien ; en effet, vos demandes sont mauvaises** » – ne sont pas faits pour nous apaiser. Comment accepter ? En se disant que ce n'est pas parce que Dieu n'entend pas, mais parce qu'il veut nous apprendre à mettre notre cœur entre ses mains et nous permettre de vivre ce que nous lui demandons dans la prière du Notre Père : « **Que ta volonté soit faite** ». Jésus en a fait lui-même l'expérience filiale durant sa Passion : « **Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne** » (Lc 22, 42). Que s'est-il passé ensuite ? Luc écrit : « **Alors, du ciel, lui apparut un ange qui le réconfortait** » (Lc 22, 43). Ce réconfort lui a permis d'aller jusqu'au bout, jusqu'au jour de Pâques, et ainsi de nous donner la vie en nous faisant entrer dans son salut dont il est question dans la seconde lecture. Puisse son salut nous faire vivre ces mots du psalmiste : « **Le Seigneur fait tout pour moi... n'arrête pas l'œuvre de tes mains** ». Amen.

P. Olivier Dobersecq